



Jean Chrysostome Nkejabahizi
Université nationale du Rwanda

Le renouvellement et le changement sont les maîtres-mots de ce nouveau numéro de *Synergies Afrique des Grands Lacs*. Renouvellement méthodologique dans l'enseignement des langues et de la littérature. Renouvellement idéologique, enfin, sur le plan national comme au Rwanda, par le biais de la lecture des textes oraux pour aboutir à un changement des mentalités notamment vis-à-vis de la femme, mais aussi sur le plan plus global pouvant conduire à un champ littéraire régional.

D'entrée de jeu, Juvénal Ngorwanubusa revient sur la question mainte fois galvaudée mais toujours pertinente: à l'ère des Sciences et Technologies, faut-il encore enseigner la littérature? Pourquoi faire? Et laquelle, surtout en Afrique? Ses réponses montrent, une fois de plus, que la littérature ne sera jamais une science exacte, parce que tout dépend des goûts, des croyances, des tendances politiques, etc.

Abubakar Kateregga s'inquiète, lui, de l'état de l'enseignement de la littérature en Uganda et surtout de l'abandon de cette discipline. Ils sont nombreux à penser que la littérature ne sert à rien. À l'université, les facultés des Lettres se vident de plus en plus. Pour changer la donne, l'auteur propose ainsi l'utilisation de la méthode interactive centrée sur l'apprenant afin de créer une culture de la lecture-écriture dans la région et faire aimer la littérature aux enfants.

Mathurin Songossaye prône un renouvellement dans l'enseignement de la littérature africaine à l'université de Bangui. Il propose que les différentes approches de critique littéraire, à savoir les approches structurale, narratologique, sociocritique, sémiotique, psychocritique, etc. soient abordées.

Arsène Elongo lui se montre choqué, à juste titre, par l'association *Tuutsi-Inyeenzi* (cafards), *inzóka* (serpents) utilisée par les génocidaires pour justifier en quelque sorte leur entreprise macabre en avril 1994 au Rwanda. Le sens premier de *inyeenzi* (cafard) a été ravivé en 1994 par extension sémantique en désignant toute personne d'ethnie Tutsi, devenue l'ennemi à abattre. En s'arrêtant simplement au sens métaphorique dévalorisant, oubliant qu'on est passé d'un sens lexical normal à l'autonyme, puis à l'allonyme d'exclusion et de condamnation, on risque de s'en mêler les pinceaux.

Aimable Mugarura Gahutu dénonce l'afropessimisme véhiculé surtout par l'Europe coloniale et qui distille un relent de racisme voire de racialisme. Il montre à partir d'un roman sur le génocide contre les Tutsi au Rwanda comment l'auteur se sert de l'ironie pour se moquer d'une Afrique moribonde, rongée par les guerres intestines (tribales, ethniques), la pauvreté et la maladie (Sida). Bref, un continent voué à la disparition. Si l'image de l'Afrique ne doit pas être réduite à celle de continent de la honte, ceux qui dénoncent l'afropessimisme ne doivent pas non plus oublier ce proverbe rwandais qui dit "*Uúvuze kó nyirí urugó yapfuuyé si wé ubá umwíshe*" (Qui annonce la mort de quelqu'un ne signifie pas qu'il en est le meurtrier).

Concilie Bigirimana, quant à elle, crie sa déception à travers l'analyse onomastique de deux romans burundais pour montrer comment les croyances et les convictions les plus secrètes des auteurs et les divergences de vue peuvent être trahies par le choix des noms qu'ils utilisent. Le nom porte sens particulièrement l'anthroponyme dans les sociétés africaines où il reste un condensé de vœux ou une sorte de contrat que le nommeur signe avec celle ou celui qu'il nomme. Il peut aussi être un outil de vengeance ou une arme de guerre secrète vis-à-vis de son entourage.

Jean Claude Makomo souhaite un renouvellement de l'imaginaire littéraire dans les Grands Lacs. Sa déception vient du fait que les écrivains de la région s'enferment dans leurs frontières géographiques, culturelles, idéologiques voire ethniques et ne s'investissent pas dans la construction d'un champ littéraire régional. Il appelle ces peuples à avoir le souci de l'Autre au lieu de chercher à le détruire. Mais cela reste une bonne leçon de Morale. La littérature étant intimement liée au social et la région des Grands Lacs restant toujours dominée par une logique de violence et de guerres, ce dernier sujet est peut-être ce qui constitue le « régionalisme littéraire » et non un champ comme tel.

Jean-Claude Rédjémé aborde la question de l'intertextualité. L'on sait que tout texte est en quelque sorte un condensé de textes antérieurs et donc un intertexte. Ce fait divers relevé chez Sony Labou Tansi se retrouve chez beaucoup d'auteurs dont les romans, pièces de théâtre et autres nouvelles sont souvent truffés d'extraits de la littérature orale de leur terroir. Ce dialogisme est tellement évident qu'il faut le dire et le redire encore, surtout qu'il y a ceux qui oublient que l'écrivain est comme une abeille et l'originalité, "du déjà vu".

Robert Fotsing abonde dans le même sens mais préfère parler d'intermédialité. Jürgen Erich Müller qui développa cette notion dans les années 80, appliqua simplement le concept d'intertextualité au domaine des Médias. La contribution de l'auteur consiste donc à s'intéresser, de manière particulière, aux auteurs qui se réfèrent à la musique (surtout le jazz) et l'image dans leur écriture.

Sur le plan linguistique, l'appel au changement s'inscrit dans la logique de la didactique des langues et de la politique linguistique. Cyprien Niyomugabo donne le ton en revenant sur le concept assez flou mais largement discuté de langue maternelle, langue nationale, langue native, etc. Il en fait une étude de cas au Kigali Institute of Education (KIE), une sorte d'institut pédagogique.

Évariste Ntakirutimana, lui, n'a pas fini de s'interroger sur la question du changement du paysage linguistique au Rwanda (perte de vitesse du français, langue officielle et langue d'enseignement jusqu'en 2008) au profit de l'anglais pourtant moins numériquement parlé dans le pays. Cela s'observe surtout dans l'enseignement à tous les niveaux. Il discute cette problématique qui faisait l'objet de de la revue *Synergies Afrique des grands lacs* numéro 2 en tablant sur le paradoxe des décideurs politiques qui ne tiennent pas compte des réalités du terrain. Sa conclusion prône la promotion de la diversité linguistique et culturelle contrairement à Straton Rurangirwa qui s'inscrit dans la ligne officielle du Gouvernement rwandais en essayant de justifier la décision de 2008. Pour lui, ce choix de l'anglais contribue à diminuer le désordre dans l'enseignement.

L'autre question liée à l'usage des langues en Afrique est celle des interférences entre langues locales et langues coloniales ou de grande diffusion. Même si cela peut être cité comme un non-événement parce qu'ayant fait l'objet de plusieurs études, Julia Ndiru-Messina et Elobu Onana reviennent là-dessus en proposant un renouvellement méthodologique dans l'enseignement du français en milieu multilingue. Sur la même lancée, Emmanuel Ebongue et Harriet Namukwaya font une analyse de cas au Cameroun et en Ouganda respectivement.

Emmanuel Ebongue pense que ce renouvellement méthodologique de l'enseignement des langues pourrait renforcer l'unité nationale mise à mal par la colonisation; mais le problème qu'il y a pour des sociétés multi-ethniques, multilingues et donc multiculturelles comme c'est le cas au Cameroun, c'est de vouloir bâtir leur unité sur une réalité coloniale qui avait pour mission de diviser. Cette divergence d'opinions entre les écrivains et le monde de la critique, entre parfois le monde réel et le monde rêvé, entre la décision des politiques et la vision des scientifiques est ce qui constitue finalement le vrai renouvellement et le vrai changement capable d'apporter de nouvelles perspectives au niveau linguistique, littéraire et autres pour le continent africain et particulièrement la région des Grands Lacs qui n'a pas encore fini de faire parler d'elle.